

**Continue**

Cours philosophie terminale s conscience inconscient pdf

Accueil Recherche Se connecter Pour profiter de 10 contenus offerts.



What does this mean for the pharmaceutical industry? It means that you'll need to work hard to prove that your product is safe and effective. This means it's more difficult to market and sell your product, as well as more difficult to obtain insurance coverage. It's also difficult to prove that your product is effective. This means it's harder to prove that your product is effective, as well as more difficult to obtain insurance coverage.

Accueil Recherche Se connecter Pour profiter de 10 contenus offerts.



La notion de conscience renvoie à deux grandes significations. D'une part, la conscience peut être comprise comme conscience de soi : elle désigne alors la faculté de l'homme à être conscient de lui-même (de ses pensées, de ses actes), mais aussi du monde qui l'entoure. D'autre part, la conscience renvoie à la conscience morale : elle désigne alors la capacité de tout individu à saisir le bien et le mal. La conscience est un terme très utilisé dans le langage courant.

On peut en distinguer deux grands sens : la conscience psychologique et la conscience morale. De nombreuses expressions utilisent cette notion dans le domaine de l'action (conscience morale) aussi bien que dans celui de la connaissance (conscience de soi). On dira que l'on « est bien conscient que... » lorsqu'on veut signifier que l'on connaît les risques ou les conséquences de ce que l'on fait. On fait alors allusion d'une part à la connaissance, d'autre part à la responsabilité. « Être conscient » a donc un sens très large. À l'inverse, on dira que l'on agit « sans avoir conscience de ce que l'on fait », c'est-à-dire que l'on agit « machinalement », lorsqu'on ne prend pas le temps de réfléchir à ce que l'on fait, en se laissant gouverner par des « automatismes ». On peut également relever des utilisations de la notion de conscience qui ont un autre sens. Au niveau d'un groupe comme la société, on parlera de conscience historique ou de conscience politique : on renvoie ici à un groupe d'idées partagées par un ensemble de personnes et relevant de la « conscience collective ». Enfin, le terme de conscience s'utilise aussi à un niveau moral, comme lorsque l'on utilise les expressions « avoir bonne ou mauvaise conscience », c'est-à-dire se sentir juste ou au contraire coupable, ou bien lorsque l'on dit qu'il faut « juger en son âme et conscience », c'est-à-dire en fonction des critères moraux. La conscience, dans le langage courant, présente donc plusieurs sens. Peut-on proposer une définition unifiée de la conscience ?

Il est en tous cas possible de lui distinguer deux grands sens : La conscience psychologique : c'est la capacité de chaque individu à se représenter ses actes et ses pensées. La conscience morale : c'est cette sorte de « juge intérieur » en chaque être humain qui lui permet de statuer sur le bien ou le mal. Ainsi, lorsqu'il juge l'homme qu'il est conscient, cela signifie deux choses : Qu'il se sait en relation avec une réalité extérieure : par l'intermédiaire du corps, des sens, sa conscience lui permet de saisir les objets qui l'entourent. Qu'il perçoit aussi une réalité intérieure, subjective : celle de ses états d'âme, de ses désirs, de ses souhaits. La conscience est l'appréhension directe par un sujet de ce qui se passe en lui et hors de lui-même. Ainsi, être conscient de soi, c'est avoir la faculté de comprendre ses pensées, ses actes, mais également de percevoir et comprendre le monde qui nous entoure. La conscience de soi révèle à l'être humain sa propre existence, c'est l'enseignement du cogito de René Descartes. Emmanuel Kant affirme que la conscience de soi se construit à partir de différentes représentations unies par la conscience. La psychologie scientifique va critiquer cette idée de la conscience de soi. Pour Descartes, la conscience de soi permet à l'être humain de réaliser qu'il existe. La conscience de soi est la certitude première, l'être humain en fait l'expérience avec le cogito. Dans son ouvrage Discours de la méthode, René Descartes met en évidence la capacité de l'homme à se saisir comme être pensant à travers l'expérience de pensée du cogito.



Il cherche une certitude, la certitude première, sur laquelle l'être humain peut compter. Il décide de mettre en doute tout ce qui existe : c'est l'expérience du doute généralisé. Le monde, le corps, tout n'est peut-être qu'illusion, qu'hallucinations, que sortilèges d'un malin génie. Descartes va jusqu'à douter de sa propre existence, et réalisera lorsqu'il sait qu'il est en train de douter, car le doute est une pensée. Pour lui, c'est un signe : cette pensée est la preuve qu'il existe. Il en vient à dire que pour penser, il faut être : *cogito ergo sum*, autrement dit « je pense, donc je suis ». Pour Descartes, la conscience de soi est la certitude première, elle permet d'assurer que l'homme existe. « Par le mot penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes. » Les Principes de la philosophie Le cogito cartésien est le raisonnement par lequel René Descartes aboutit à la définition de la certitude première comme étant celle de la conscience de soi. C'est la conscience qui fait découvrir que l'on existe et, plus spécifiquement, que l'on existe comme chose pensante. Cette connaissance doit servir de fondement et de modèle pour toute forme de connaissance. Descartes pose l'existence de la conscience comme une première certitude, qui met fin à tout doute antérieur.



L'homme a besoin du rapport à autrui pour prendre conscience de lui-même. La confrontation à l'altérité, c'est-à-dire à autrui, est nécessaire à la constitution de la conscience de soi. Dans son ouvrage *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel traite de la conscience. Pour Hegel, l'existence d'autrui est indissociable à l'existence de la conscience de soi, on ne peut y accéder que si autrui nous reconnaît. C'est ce qu'il développe dans la dialectique du maître et de l'esclave. La conscience veut qu'une autre conscience la reconnaîsse comme conscience. Cette confrontation avec l'autre mène à l'inégalité et l'asservissement, car chacun souhaite asservir l'autre pour être reconnu par lui.

PHILOSOPHIE

Q. 1 - Pourquoi la concurrence fait-elle que l'offre diffère des demandes ?

L'homme trouve une dignité dans la connaissance du Je. Il a un capacité fondamentale, c'est à dire la volonté qui débouche sur le titre éthique. C'est le pouvoir de dire « je » qui fait l'homme, c'est sa capacité d'homme qu'il a de s'exprimer à la première personne. La possibilité l'élève au dessus des autres.

Permet à l'heureux de se différencier des autres élites. Prise de conscience de sa place dans la hiérarchie sociale.

Permet à l'homme de se différencier des autres animaux. Mais la conscience de sa propre existence, lorsque le langage et la conscience réflexive qui s'identifie à elle-même. (Kant) Suppose que le pouvoir linguistique ne dise je plustôt que je, devrait la conscience réflexive [je] (Hume). Kant nous explique que même en l'absence de ce nom [je] qui suppose et pense le je, par l'utilisation d'une autre forme grammaticale, exemple en latin : *sagittis ergo sum*, le COGITO est le faire penser du verbe COGITARE. Montre implicitement le premier qu'il y a une relation entre le langage et la pensée, la pensée se constitue par le langage, il est donc logique que l'adulte d'un enfant d'arriver au langage familier à la conscience réflexive c'est à dire au fait d'arriver à se penser soi-même.

Si l'on prend deux hommes qui ainsi s'affrontent, l'un des deux va être prêt à mourir pour être reconnu, l'autre va préférer la soumission plutôt que la mort.

Si l'on prend deux hommes qui ainsi s'affrontent, l'un des deux va être prêt à mourir pour être reconnu, l'autre va préférer la soumission plutôt que la mort. Le premier devient donc le maître, le second devient l'esclave. Le maître accède à la conscience de lui-même uniquement parce que l'autre l'a reconnu. L'esclave, quant à lui, a pris conscience de lui-même en ressentant la fragilité de son existence et la possibilité de sa mort. Dans les deux cas, la conscience de soi nécessite la reconnaissance d'autrui. Pour avoir réellement conscience et connaissance de lui-même, l'homme a besoin du rapport à autrui : il prend conscience de lui à travers le regard et la reconnaissance des autres.

conscience de lui-même. Des individus isolés, comme Robinson Crusoé, peuvent devenir fous s'ils ne se créent pas une forme artificielle d'altérité. Si le monde extérieur est déterminant dans la construction de la conscience de soi, le fait que l'homme vive au milieu d'autres hommes est probablement un fait tout aussi déterminant. Karl Marx explique ainsi que l'être humain ne peut avoir pleinement conscience de lui-même que s'il a conscience de l'influence de la société dans laquelle il évolue, de la place qu'il y occupe. Karl Marx considère que le système de pensée de chacun est conditionné par ses « conditions matérielles d'existence ». Autrement dit, l'appartenance à une classe sociale déterminée mais aussi à un moment de l'histoire précis détermine en grande partie la perception qu'a l'homme de lui-même. Ainsi, pour que l'individu parvienne à une conscience complète et transparente de lui-même, il faut qu'il ait conscience de l'influence du milieu social et historique dans lequel il évolue. « Ce n'est pas la conscience des hommes qui déterminent leur existence c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. » Préface de la Contribution à la critique de l'économie politique Pour Marx, ce n'est pas la conscience qui détermine ce qu'est l'être humain, ce sont les conditions matérielles qui vont déterminer sa façon de penser et de se représenter sa vie et son monde. Pour Karl Marx, la condition socio-économique de l'être humain prime sur la conscience.

On parle de matérialisme philosophique. Si la conscience est, comme on l'a vu, conscience de soi et capacité de se construire en relation avec le monde extérieur, cette notion désigne également la capacité de chaque individu de saisir par lui-même, par « intuition », les valeurs morales. La conscience morale est une sorte de « jugement intérieur » présent en chaque être humain qui lui permet de statuer sur le bien ou le mal. Cette conscience morale est parfois définie comme étant un « instinct » de l'être humain. Elle se caractérise par son universalité. La conscience morale est définie comme étant naturelle ou innée en l'être humain, elle serait comme un instinct pour Rousseau. Jean-Jacques Rousseau et l'indépendance qu'il défend le plus fortement l'idée qu'il existe un sens naturel de la morale, c'est-à-dire une capacité innée à saisir ce que sont le bien et le mal. Avant même que les humains ne vivent dans des sociétés constituées, régies par des lois et où des institutions transmettent des croyances morales, accompagnées de jugements, ils sont capables de sens moral. « Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions. » Jean-Jacques Rousseau définit la conscience comme un « instinct divin » : c'est un instinct qui nous indique ce qui est juste et ce qui est mauvais. Rousseau définit la conscience comme un « instinct divin » : c'est un instinct qui nous indique ce qui est juste et ce qui est mauvais.

moyen immédiat et infaillible de reconnaître le bien et le mal. Pour Rousseau, la conscience morale, « instinct divin » qui permet de reconnaître le bien et le mal, est donc innée : elle est renforcée par la pitié, ce sentiment qui fait partager à tout être humain la souffrance d'autrui. Pourtant, Rousseau dit aussi que la perfection, c'est-à-dire le développement de la raison, conduit l'homme à l'immoralité. Cela suppose que l'homme vit déjà en société, ce qui corrompt son sens moral. L'homme est bon naturellement, mais le développement de la raison et la vie en société étouffent ce sens moral. Dans cette situation, c'est à la raison, bien comprise, qu'il appartient de établir la moralité : ce sera l'un des buts du « contrat social », la loi corrigeant les effets de l'immoralité entraînée par le développement des sociétés dans l'histoire. Pour Emmanuel Kant, la conscience morale réside dans une loi universelle que tout être humain se donne à lui-même. Il fait reposer cette conscience morale sur des impératifs catégoriques universels. Selon Kant, la morale repose sur des impératifs catégoriques qui indiquent à l'homme ce qu'il doit faire.

Ces impératifs sont universels : ils s'appliquent à tout le monde, sans exception et sans considération d'aucun intérêt autre que moral. La formulation principale de l'impératif catégorique est la suivante : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. » Fondements de la métaphysique des mœurs Pour Kant, avant d'agir, il faut toujours se demander s'il serait souhaitable que tout le monde agisse en fonction du même principe. Autrement dit, il faut se demander si ce qui motive l'action de l'individu, le principe qui la commande, pourrait être une règle universelle. Si c'est impossible, alors l'action n'est pas morale. Si l'on s'apprête à mentir, il faut se demander s'il est possible de souhaiter que le mensonge devienne une règle universelle (un principe). Pour le mensonge, on voit bien qu'on ne peut pas souhaiter que le mensonge devienne une règle générale des relations humaines : aucune confiance n'aurait alors possible. On appelle cette expérience de pensée la

Si une partie des pensées n'est pas soumise à la réflexion parce que la conscience n'y a pas accès, la liberté du sujet s'effondre-t-elle ? Sommes-nous responsables de notre inconscient ? La première partie de ce cours relate et explique la découverte de l'inconscient. Cette dernière a permis à Freud d'inventer la psychanalyse, une nouvelle pratique.

Si une partie des pensées n'est pas soumise à la réflexion parce que la conscience n'y a pas accès, la liberté du sujet s'effondre-t-elle ? Sommes-nous responsables de notre inconscient ? La première partie de ce cours relate et explique la découverte de l'inconscient. Cette dernière a permis à Freud d'inventer la psychanalyse, une nouvelle théorie que nous étudierons en deuxième partie. Nous verrons alors ce que l'inconscient impliqua en philosophie, où depuis Descartes la conception de la conscience était restée pratiquement inchangée. Pour comprendre comment l'hypothèse de l'inconscient est née, nous devons expliquer ce qu'est l'hystérie puisque c'est l'étude de cette maladie qui a fait émerger le concept. C'est le médecin Hippocrate qui invente le terme d'hystérie pour décrire une maladie énigmatique ancestrale.

En grec, *hystera* signifie « utérus » : l'hystérie était donc considérée par les médecins (essentiellement des hommes) comme une maladie réservée uniquement aux femmes (ce qui sera démenti par la suite). Au Moyen Âge, l'hystérie est vue comme une manifestation de sorcellerie. Les femmes hystériques ne sont pas des malades que l'on soigne, mais des sorcières possédées que l'on brûle. Au XIX^e siècle, certains médecins se penchent sur le cas des hystériques, toujours autant diabolisées.

Chomsky, Brouillet et Freud, les trois grands théoriciens de l'hystérie, nous en apprennent un peu plus. Ils nous présentent les manifestations de l'hystérie : des délires, des hallucinations, des crises, des insomnies, etc. Certaines malades ne parlent plus dans leur langage d'origine, bavardant d'hystériques, suffisamment pour que leur famille ne puisse plus les reconnaître.

Charcot, Breuer et Freud, les trois grands spécialistes de l'époque, les prennent en charge. Ils répertorient les différentes manifestations de l'hystérie : des délires verbaux, des cris, des insultes, etc. Certaines malades ne parlent plus dans leur langue d'origine ; beaucoup d'hystériques souffrent de crises de trouble ment ou d'agitation physique ; ils remarquent parfois que les malades ont des douleurs intenses à un membre qui ne présente aucune lésion organique ou musculaire. Le membre peut d'ailleurs être partiellement ou totalement paralysé ; à cela peut s'ajouter des phobies sévères, et des crises d'épilepsie. Selon les patientes, ces symptômes sont isolés ou combinés (mais ils ne semblent avoir aucune cause organique). Deux solutions sont alors possibles : soit la cause des symptômes n'est pas encore trouvée ; soit la malade est une simulatrice qui ment en disant souffrir. Les différents points de vue sur l'hystérie l'hystérie a longtemps été considérée, à tort, comme une maladie uniquement réservée aux femmes. Au début du XIXe siècle, l'hystérie masculine, ou hystérie virile, est redécouverte par Charcot, Meynert puis par Freud. L'hypothèse d'une origine nerveuse de l'hystérie remplace alors celle d'une origine utérine. Le neurologue Charcot ne croit pas à la simulation des malades mais à l'ignorance des causes qui provoquent la maladie. Charcot soigne les hystériques par l'hypnose, ce qui fait disparaître les symptômes : mais il ne connaît toujours pas l'origine du mal, ni la raison de la disparition des symptômes sous hypnose. Par ailleurs, ces séances de guérison - certes proposées par des médecins - se font dans des amphithéâtres

par enchantement. Freud remplace alors l'hypnose par l'échange verbal avec le patient. Il appelle cela « la méthode des associations libres ». L'idée est plutôt simple : le patient doit focaliser son attention sur le trouble hystérique dont il souffre et faire part au thérapeute de toutes les idées qui lui viennent à l'esprit. Confiant, le patient se met à parler librement de choses et d'autres puis, de fil en aiguille, l'échange se resserre sur un événement du passé - plus ou moins lointain mais souvent situé dans l'enfance - qui a marqué le patient au point du traumatisme. A retenir L'hystérie serait donc une trace d'un événement traumatisant du passé. L'émergence de la théorie freudienne Grâce à la méthode des associations libres, Freud diagnostique l'origine de plusieurs cas d'hystérie, voici un exemple : Exemple Élisabeth consulte Freud car elle souffre violentes douleurs à la jambe. Celles-ci ne sont causées par aucune lésion musculaire ou osseuse et rien de médical n'explique sa souffrance. Freud fait parler la patiente et parvient à situer dans le temps l'apparition de ses douleurs. Lors de ses dernières vacances en Autriche, Élisabeth s'est promenée avec son beau-frère alors qu'elle se sentait malade, était restée couchée. Pendant cette promenade, son beau-frère lui a effleuré la jambe et Élisabeth a alors projeté sur lui un désir sexuel et un désir affectif (celui de vivre ensemble). Elle oublie instantanément ce désir inavouable mais quelques mois plus tard, la maladie de sa sœur s'aggrave. Appelée à son chevet, Élisabeth l'a été refoulée dans une partie du train qui la conduit jusqu'à sa sœur. Une idée lui traverse l'esprit : si sa sœur mourrait, son beau-frère serait libre et elle pourrait envisager de vivre avec lui. Puis Élisabeth chasse cette pensée de son esprit... A retenir Freud va alors faire l'hypothèse que cette pensée chassée en fait pas du tout ce qu'il croit. C'est pour cela qu'Élisabeth a déclenché un symptôme hystérique. Son esprit est en conflit interne avec ce que Freud appelle le surmoi, une partie de la conscience soumise aux valeurs morales. Freud émet l'hypothèse que lorsque l'esprit ne peut pas résoudre un conflit, il se débarrasse dans l'inconscient. Selon lui, Élisabeth souffre donc d'un conflit psychique. Définition Ça/Surmoi/Moi : Les désirs animés les plus fréquents sont de nature sexuelle ou relevés de l'agressivité. Freud les regroupe sous le nom de Ça. Ça est ce qui fait des malheurs. Elles s'expriment maladie, hystérie au Surmoi, ça est la partie de la conscience qui est soumise au règne de l'ordre moral. Surmoi est une sorte de barrière bâtie par notre conscience morale, qui censure certains désirs qu'elle ne juge pas convenables. Le Moi de l'individu est le résultat de l'équilibre entre ces deux forces. Élisabeth trouve son désir inacceptable car il est en conflit avec le Surmoi. Ses désirs sont mal acceptés par le Surmoi, ça est la partie de la conscience qui est soumise à l'ordre moral. Elle s'empêche de la toucher et de l'effrayer à sa place, si cette dernière mourrait. Le Moi déclenche donc une procédure de défense et le désir inacceptable est refoulé, il est placé dans les oubliettes de l'inconscient. Or, ce désir refoulé n'a pas disparu et resurgit chez Élisabeth sous forme de douleurs à la jambe (le beau-frère effleurant sa jambe étant ce qui a déclenché le désir de la jeune femme). Alors pourquoi ce déguisement ? Nous nous déguisons pour deux raisons : pour s'amuser ou pour ne pas être reconnu. Le désir d'Élisabeth se déguise donc pour tromper la censure : c'est pourquoi elle ne ressent pas de plaisir, mais une douleur à la jambe. Sa douleur est au départ un plaisir mais qui est trop intolérable pour sa conscience morale, il se déguise donc. L'inconscient et les débuts de la psychanalyse Le fonctionnement de l'esprit humain Le cas d'Élisabeth a fait naître toute la théorie freudienne de l'inconscient, qui lui permettra de soigner ses patients. Voyons comment Freud explique, grâce à sa découverte, le psychisme de l'être humain. Réflexion Pour Freud, l'inconscient désigne tous les désirs que l'inconscient renoue car ces derniers provoquent chez lui un malaise d'ordre moral. Freud considère que l'être humain a une conscience et un inconscient. La conscience est selon lui composée du Moi, l'être social, du Ça, l'être bestial, et du Surmoi, l'être moral. Lorsque le Moi est en conflit avec le Ça ou le Surmoi, on parle de conflit psychique. Ce conflit psychique provoque le refoulement. C'est-à-dire que si le conflit ne se résout pas, il est transmis à l'inconscient et sort alors des préoccupations de celui qui en souffre. Néanmoins, un inconscient trop chargé de conflits psychiques peut avoir un pouvoir sur le corps et déclencher des maladies sans raison médicale. Ces troubles sans cause physiologique sont qualifiés de maladies psychosomatiques. Définition Psychanalyse : La théorie freudienne sur l'inconscient est à l'origine de la pratique thérapeutique appelée la psychanalyse. Le refoulement est un processus averté à l'origine de pathologies parfois lourdes. Doit-on alors redouter le refoulement ? La réponse est non, car il est nécessaire à l'être humain. Avantages et inconvénients du refoulement Le refoulement est un mécanisme nécessaire à la vie du sujet. En effet, ce qui nous fait souffrir peut, à court terme, nous empêcher d'agir. Or, pour l'être humain agissant au quotidien et vivant en société, le refoulement lui permet de mettre de côté ce qui l'atteint émotionnellement, afin de continuer ses activités malgré tout. Au quotidien, nous exprimons tous, sans exception, des symptômes qui manifestent la présence de désirs refoulés dans notre inconscient. Freud explique que parfois, l'inconscient s'exprime sans que nous nous en apercevions. A retenir Le rêve, par exemple, est considéré par la psychanalyse comme la manifestation par excellence des désirs refoulés. Il est même un moyen de s'en guérir. Pendant le sommeil, la censure du Surmoi est relâchée et les désirs remontent à la surface : ces derniers sont déguisés par le rêve qui leur donne un caractère loufoque ou angoissant. Le désir est satisfait de ce déguisement, donc le conflit se régule. En revanche, certains conflits ont du mal à se résoudre et incommode le sujet. Il s'agit alors de névrosé et de psychose. Définition Névrose : La névrose est une manifestation pathologique d'un conflit non-résolu entre le désir et le Surmoi. Le sujet éprouve une véritable gêne au quotidien, qui complique ses relations personnelles avec les autres. La névrose la plus classique est l'hystérie, ce dont souffre Élisabeth. Chez l'hystérique, le trouble de l'esprit se manifeste à travers le corps, comme sa douleur à la jambe, mais il peut aussi se manifester uniquement dans l'esprit, comme lorsqu'un individu a une idée qui le préoccupe - de manière obsessionnelle - et qui semble ronger son esprit. Les phobies sont aussi des névroses. Définition Psychose : La psychose est une névrose beaucoup plus sévère. Elle se développe quand la pulsion du Ça gagne le conflit avec le Surmoi. L'atteinte psychologique ne concerne plus uniquement le malade : elle affecte son comportement et le rend potentiellement nuisible pour son entourage. Lorsque l'on est psychotique, on soumet le monde entier à ses pulsions irrationnelles. La schizophrénie est un cas particulier de psychose. Elle détructure la personnalité et crée une incohérence mentale et comportementale. La névrose devient donc pathologique lorsque le sujet ne parvient pas à gérer ses conflits internes. Pourquoi certains individus sont-ils incapables de gérer leurs conflits internes ? Freud explique que l'éducation a un rôle essentiel : plus un enfant est moralement éduqué, plus il refoulera ses pulsions. Selon lui, l'enfant qui ne peut pas exprimer ses pulsions sera très probablement névrosé voire psychotique. Freud recommande donc une éducation qui laisse s'exprimer les pulsions, mais qui les cadre en les orientant vers des activités convenables, structurées et valorisées par la société : le sport, l'art ou l'amour sont des très bons exemples de détournement des pulsions. Définition Sublimation : Ce terme désigne en physique le passage de l'état solide à l'état gazeux sans passer par l'état liquide. De la même manière en psychanalyse, la sublimation désigne le détournement des pulsions vers des activités constructives. Cela permet d'assouvir nos désirs inavouables sans avoir à les réaliser réellement. Une éducation réussie facilite le processus de sublimation. L'énergie des pulsions est déplacée, pour adopter des comportements adéquats ou réaliser des « œuvres ». Telle sera, selon Freud, l'origine de la culture. La thérapie psychanalytique Ajoutons enfin que, si elle est aujourd'hui contestée, la psychanalyse a été une vraie révolution dans la pensée de l'époque. En effet, pour la première fois les atteintes psychologiques étaient expliquées psychiquement et étaient considérées comme une maladie. Les sujets souffrant de névroses pouvaient donc décider de se soigner grâce à une thérapie. Le but de la thérapie freudienne était d'écouter les patients allongés sur le fameux « divan » et, en partant de leurs symptômes, il pouvait retrouver l'origine du désir qui avait pu déclencher un conflit. Il s'agissait alors de laisser ce désir s'exprimer conscient - quel que soit son caractère immoral. Lorsque le patient y parvenait, ses symptômes disparaissaient : Élisabeth est ainsi parvenue à se défaire de ses douleurs à la jambe. La théorie de l'inconscient de Freud fut vivement critiquée par ses contemporains. Aujourd'hui pourtant, la psychanalyse est assez largement acceptée, bien qu'elle ne soit pas considérée comme une science au même titre que les sciences sociales. Son objet étant inobservables par définition. Bien qu'on puisse découvrir des traces de l'inconscient, il nous sera à jamais caché, pour le patient autant que pour le thérapeute. Différents éminents psychanalystes ont alors voulu développer la théorie freudienne pour l'emmener plus loin. Jung, psychanalyste suisse, a développé les concepts d'archétype et d'inconscient collectif qui expliquent selon lui les structures du psychisme au niveau du collectif et non pas seulement de l'individu. Il existerait selon Jung des archétypes qui seraient l'origine de structures universelles du psychisme humain, on retrouverait ces premiers dans les mythes, contes et toutes productions imaginaires d'un individu. Lacan, le plus fameux des élèves de Freud, a développé sa propre interprétation de la théorie freudienne de l'inconscient, en s'appuyant sur la linguistique de Ferdinand de Saussure - notamment sur sa distinction entre le signifiant et le signifié. Pour faire comprendre à ses étudiants la différence entre signifiant et signifié, Lacan disait « le mot chien n'aime pas ». Selon lui, notre inconscient avance masqué et pour se déguiser il utilise exclusivement le signifiant de manière détournée. Nos rêves, par exemple, expriment des désirs inconscients sous forme d'association libre d'idées, c'est pourquoi ils nous paraissent si farfelus. Les implications philosophiques de la théorie de l'inconscient Que pense la philosophie de l'inconscient ? « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison » Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse, 1917. En philosophie, la conscience est considérée de manière traditionnelle comme une caractéristique spécifique à l'être humain. Elle est la source de la liberté du sujet et de sa capacité à faire preuve de moralité. Si la conscience n'est plus le seul maître de l'esprit, et s'il faut désormais composer avec une force qui nous échappe, doit-on relativiser des valeurs comme la liberté et la morale ? Nous ne nous connaissons pas à retenir La théorie de l'inconscient mène à la conclusion que notre psychisme, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes mentaux, ne se réduit pas à ce que notre activité consciente peut en percevoir. Depuis Descartes, on estimait que la pensée est une activité consciente ou n'est tout simplement pas. Si j'ai une pensée, je sais immédiatement que j'ai une pensée. Quand Freud a affirmé que le psychisme est constitué d'une partie inconsciente, la philosophie a dû remettre en question la conception cartésienne du Moi. Selon Descartes, un individu est le seul qui peut vraiment se connaître. Or, avec Freud, l'inconscient n'est démasqué que par quelqu'un d'autre que l'individu en question. Cette personne remarque des activités psychiques dont l'individu même n'avait pas conscience. Le principe de la folie, c'est de ne pas savoir qu'on est fou. A retenir Puisque l'inconscient est une partie de notre vie psychique inaccessible à la conscience, nous ne connaissons pas et nous sommes une énigme pour nous-mêmes. Une partie du Moi nous échappe toujours. C'est la raison pour laquelle, selon Freud, la découverte de l'inconscient fait partie des trois principales blessures faites au conscient par l'être humain. La première grande blessure fut la découverte de l'héliocentrisme avec Copernic : la Terre n'est rien de plus qu'un rocher perdu au milieu de la galaxie et non le centre de l'univers comme le pensaient les anciens. La deuxième fut la découverte de la théorie de l'évolution par Charles Darwin : l'espèce humaine est une espèce ordinaire comme les autres, remettant en cause la supériorité de l'être humain dans le règne animal. Enfin la dernière fut la découverte de l'inconscient par Freud : elle remet en cause le libre arbitre et notre capacité à nous connaître nous-mêmes. Nous n'avons pas de responsabilité de nos actes ? L'hypothèse de l'inconscient implique que la conscience régne mais ne gouverne pas seule. Une pulsion déroule dans notre psychisme sans que nous en ayons conscience et elle agit sur nos comportements et nos actes. Parfois, notre comportement échappe à notre contrôle. L'existence de l'inconscient remet en question la notion de responsabilité de l'être humain. Définition Responsable : Être responsable, c'est pouvoir répondre de ses actes parce qu'en est l'auteur. Qui n'a jamais dit « pardon, cela m'a échappé » pour un mot, un geste ou un comportement involontaire ? Cela ne cause en général que de légers désagréments mais en cas d'acte grave - comme un viol ou un meurtre - dire que l'on a agi sans s'en rendre compte, sous l'emprise d'une pulsion, suffit-il à nous innocenter ? En droit il existe des dispositions vis-à-vis des personnes dont le fonctionnement psychique ne permet plus la répression des pulsions destructrices. Ces personnes sont généralement internées pour être soignées, car il serait parfaitement inutile de les envoyer en prison. Pour que ce soit possible, un psychiatre doit évaluer l'état psychologique de l'individu. On fera ainsi la différence entre un acte prémedité, comme assassiner sa mère pour toucher l'héritage, d'un acte commis sous l'emprise de la folie, comme assassiner sa mère parce qu'on est persuadé qu'elle est habitée par le diable. Dans le dernier cas, la personne ne peut être jugée responsable parce qu'elle n'a pas conscience de ce qu'elle fait. L'inconscient psychique : une fiction ? Tous les philosophes n'ont pas été d'accord avec la théorie de Freud, certains estimant que la liberté et la dignité du sujet pensant ne pouvaient pas être faibles au point d'être soumises à son inconscient. Au XXe siècle, Sartre affirme que « l'inconscient est une fiction ». Selon lui, comme beaucoup d'autres, la théorie freudienne est invérifiable et ne peut donc être véritablement scientifique. Il est impossible d'avoir accès à l'inconscient, ce qui est bien commode parce qu'on peut lui faire dire n'importe quoi. Freud en a bien conscience et se défendait déjà à l'époque en disant que si l'inconscient est invivable, son expression au travers de la névrose et la psychose est, elle, visible. De plus, selon Sartre, le refoulement est un leurre. Si on refoule un désir, il faut bien qu'en prenne conscience à un moment donné, ne serait-ce que pour le refouler. Celui qui censure est supposé conscient de ce qu'il réprouve. A un moment, le sujet a donc eu le choix entre : admettre son désir sans pour autant le réaliser ; ou le refouler plutôt que de l'assumer. Sartre n'affirme pas que nous sommes totalement clairvoyants concernant notre vie intérieure. Cependant, et avec un effort de volonté, nous pouvons y avoir accès. Exemple Lorsqu'un sujet ne comprend pas la nature d'une angoisse, ce n'est pas parce qu'elle est nichée dans un endroit inaccessible de son psychisme. En réalité, il ne veut pas la comprendre parce que la découverte des raisons de cette angoisse serait insupportable à affronter. Pour Sartre, la liberté l'emporte sur nos désirs, auxquels on a toujours accès si on s'en donne la peine. Conclusion : Selon la théorie freudienne, l'inconscient est une réalité psychique aussi active que la conscience. L'inconscient désigne une partie inaccessible du sujet. Ce non-conscient regroupe tous les désirs que le sujet refoule parce qu'ils le dérangent ou le menacent. Or ces désirs continuent de se manifester, sous une forme déguisée. Ce déguisement est la plupart du temps suffisant pour satisfaire le sujet, sans qu'il ne doive se juger immorale. Parfois, le désir porte un masque étrange : le sujet éprouve alors une souffrance psychologique et physique nommée névrose. En reconnaissant cette force inconsciente en l'être humain, on admet que nous sommes parfois les jouets de nos propres désirs qui, à notre insu, agissent sur notre pensée ou nos comportements. L'inconscient n'est cependant pas une excuse qui déresponsabilise le sujet. Il donne simplement une explication rationnelle à des comportements irrationnels. En revanche, certains refusent la réalité de l'inconscient et considèrent que le sujet est parfaitement et entièrement libre. Par cette liberté, le sujet peut donc - parfois au prix de souffrances supplémentaires - sortir de ses conflits psychologiques. Pourra-t-on prouver l'existence de l'inconscient alors même que la conscience reste, encore à ce jour, un phénomène mystérieux ? Je suis un EleveJe suis un ParentJe suis un Enseignant